



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

A la première représentation d'*Ali-Baba*, à l'Opéra, la plus grande partie des toilettes était composée de robes blanches à manches courtes. On voyait beaucoup de gants longs en tricot noir ou blanc. Des écharpes en blonde noire et en mousseline de soie imprimée.

Beaucoup de coiffures en cheveux très-variées dans leurs genres ; mais en général des cheveux lisses sur le front. Les cheveux bouclés à l'anglaise, et tombant très-bas sur les joues, étaient adoptés par les plus jeunes femmes. On voyait peu de touffes frisées. Quelques fleurs des champs formaient couronne autour des nattes, ou étaient placées de côté avec une extrême simplicité.

On voyait une grande quantité de petits accessoires en blonde ou dentelle noire dans la plupart des toilettes. C'étaient des écharpes-colliers noués autour du cou ; d'autres tombant jusqu'à la ceinture et

retenues au milieu par un coulant d'or ou de pierreries, ou bien par une riche épingle.

Les ceintures en ruban de gaze ou de gros taffetas chinés, quadrillés ou brochés, étaient nouées sur le côté plutôt que bouclées.

A la sortie du spectacle, plusieurs femmes ont jeté, en guise de schalls, sur leurs épaules, des mantelets de taffetas noir doublés en couleur, et garnis de dentelle.

Les chapeaux étaient presque tous en paille de riz, ornés de fleurs ou de ruban de gaze.

— La saison des eaux a fait créer maintes gracieuses toilettes pour cette circonstance. Ce sont des négligés charmants pour entrer au bain, pour en sortir, et jusqu'aux peignoirs de flanelle que l'on garde pendant qu'on est dans l'eau : tout est confectionné avec goût et élégance. En général, on recherche dans ces occasions beaucoup de simplicité et d'aisance dans la toilette. Les grands corsets sont supprimés, et



remplacés par d'autres plus petits, et ingénieusement combinés pour maintenir la grâce de la taille sans la fatiguer. M<sup>me</sup> Cléménçon (rue du Port-Mahon, n° 8) excelle dans ce genre, comme dans tout ce qui se rapporte à cet article si heureusement perfectionné par elle. Ces mêmes corsets sont parfaits pour monter à cheval, et conviennent surtout aux femmes dont la santé délicate s'oppose à une trop longue gêne. Celles qui ont accidentellement quelques défauts dans la taille, trouvent aussi chez M<sup>me</sup> Cléménçon toutes les ressources qui peuvent dissimuler ces désavantages et les effacer insensiblement. Enfin, nous ne pouvons que répéter de nouveaux éloges, et ajouter de nouvelles recommandations sur le talent de cette habile artiste dont la réputation est si favorablement justifiée.

Un autre accessoire indispensable aujourd'hui dans tous les préparatifs destinés aux bains, est la *pâte amandine* de M. Laboullée (rue Richelieu, n° 93). L'effet de ce cosmétique suave et bienfaisant est trop avantageusement reconnu, pour qu'il ne soit pas adopté par toutes les femmes qui apprécient la recherche de la toilette, et tiennent à conserver l'éclat et la fraîcheur de leur teint. A la campagne, la *pâte amandine* est un préservatif contre les atteintes de l'air, et en sortant du bain elle donne à la peau une souplesse et un parfum d'autant plus agréables qu'il n'y entre aucune des odeurs composées, si pernicieuses souvent à la santé. Du reste, la vogue obtenue par cette nouvelle composition en prouve encore mieux le mérite que tous les éloges que nous pourrions en faire.

— Les dernières fêtes de Paris n'ont rien fait paraître de remarquable dans les modes. Il est d'usage qu'une femme de bon ton soit aussi simplement mise que possible dans tous les lieux où se trouve foule; et pour ces jours-là, l'aristocratie de la mode se dissimule sous le chapeau de paille et la petite robe de jaconas qui

fait la parure des modestes habitantes du Marais.

— Pour nouveauté, nous avons remarqué une redingote en mousseline couleur noisette, entourée d'un joli semé brodé en laine verte. Ce semé était composé de petites croix de deux nuances; il se serrait et devenait beaucoup plus étroit vers la ceinture. Les deux pélerines étaient également bordées d'un semé qui se terminait dans les festons découpés à l'entour. Le petit collet rabattu et le bas des manches entièrement couverts du même semé. Cette redingote restait ouverte sur un jupon de jaconas brodé en *échelle*, c'est-à-dire sur la hauteur du devant, depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Une écharpe en mousseline de soie, fond vert couvert de dessins grecs. Un chapeau de paille de riz, orné d'un joli feuillage entourant une rose légèrement rosée au centre. Des bottines de gros de Naples noir, et un parasol en moire blanche, garni d'une dentelle noire, complétait cette toilette.

— Des peignoirs, en mousseline unie, ont au-dessus de l'ourlet un entre-deux brodé au plumetis. Nous en avons vu confectionner beaucoup de cette manière depuis quelque tems. L'un d'eux avait de plus, chaque côté de l'entre-deux garni d'une petite dentelle semblable à une troisième dentelle qui bordait le tour. — On fait ces entre-deux plus ou moins larges. Les uns n'ont que de très-petits pois entre deux points à jour; les autres ont la largeur d'un pouce, et offrent de riches dessins dans lesquels on remarque beaucoup d'espèces de points à jour.

— Les petits bonnets de linge, soit en mousseline brodée, ou en tulle, continuent, en grande partie, à se doubler en gaze ou taffetas rose, jaune ou bleu. On les orne de rubans de gaze découpés en feuillage, que l'on place en nœud ou en gerbe sur le côté ou au sommet du bonnet. On en voit aussi qui ont une rangée de petits nœuds qui descend depuis le haut de la tête jusqu'à la nuque; ceux-là n'ont





pas de nœuds sur le devant, seulement des brides qui se nouent sur le côté.

— Les fonds de bonnets de mousseline brodés en petits semés, sont charmans. Les garnitures se composent pour la plupart d'une double rangée de tulle bordé d'une petite dentelle très-fine. On fait encore des garnitures de tulle festonné, dont chaque dent est remplie par un travail à jour très-clair. Ce qui donne beaucoup de légèreté au bonnet. Les *roues* sont beaucoup employées dans ce genre de broderie.

— On voit des canezouts en mousseline qui ont, au lieu de guirlandes ou de bouquets, un semé de la hauteur de quelques pouces tout autour des bords; la dernière pélerine, ou le dernier collet, en est entièrement couvert; autour des ourlets une dentelle.

— Les mouchoirs de poche en batiste ont l'ourlet couvert d'un petit semé d'étoiles, de grains d'orge, ou de petites fleurs brodées au plumetis. Au-dessus de l'ourlet plusieurs rangées de points à jour, et des coins en dessins riches.

— Pour nouer autour du cou, on dispose des rubans de gaze rose, garnis d'une dentelle noire froncée, et formant un nœud séparé au milieu par une attache en jais.

— Les robes en mousseline de laine, ou en chaly, fonds noirs, ont presque toutes les pélerines garnies en dentelle noire, lorsqu'on ne les porte pas avec des mantelets ou des pélerines entièrement de dentelle noire.

— On porte beaucoup de gants en tricot de soie, à jour. Ils se trouvent de toutes les nuances, mais les noirs sont préférés.

— Beaucoup de gants en fil d'Écosse blanc, sont également à jour. Ils se portent à la campagne.

— Les femmes élégantes font quelquefois donner à leurs plus fins bas de fil d'Écosse une légère teinte rosée.

— En guise de voile de gaze blanche, on voit porter, en négligé, des voiles en tulle de fil très-clair, seulement entourés d'un ourlet de la largeur de deux doigts.

LE

## COUVENT D'ALCOBASSA.

Dans la guerre de 1809, sous Napoléon, après un combat livré entre les troupes françaises et les troupes portugaises et anglaises réunies, un jeune officier qui avait échappé au massacre que l'on avait fait des prisonniers français à Coïmbre, épuisé par ses blessures et la fatigue, s'acheminait lentement pour trouver un abri où il pût réparer ses forces par un peu de repos. Il avait marché tout le jour avec courage et résignation; mais vers le soir il s'aperçut qu'il s'était égaré, et se sentant dans l'impossibilité d'aller plus loin, il s'arrêta exténué de lassitude, et s'assit au pied d'un arbre. Il avait suivi les bords pittoresques du Mondégo, et se trouvait alors dans un endroit très-écarté; cependant il distingua au loin quelques habitations éparses et le clocher d'une église qui l'avertissait qu'il était près d'un village; mais cette découverte ne ranima pas l'espoir qui s'éteignait dans son cœur; un Français devait être repoussé partout au milieu de ces campagnes déjà ravagées par des soldats que la faim avait rendu presque cruels.

On était au mois d'octobre, le tems était froid et humide; pour délasser ses membres fatigués, Albert, le jeune Français, s'était étendu sur la terre mouillée, qui bientôt avait glacé tout son corps. Un frisson général s'était emparé de lui, et le bandage qui couvrait sa blessure, inondé du sang qui avait coulé au milieu des pénibles efforts qu'il avait faits dans cette journée, était collé à sa poitrine et gênait encore sa respiration. Il fut distrait des sinistres réflexions que lui inspirait sa triste position par un bruit extraordinaire qu'il entendit à quelque distance; des



chants monotones et répétés par plusieurs voix, vinrent frapper son oreille, et bientôt il distingua une procession de prêtres et de moines qui marchaient d'un pas grave et mesuré; elle était précédée par des pèlerins qui portaient une image de la Vierge entourée de cierges allumés; de chaque côté flottait une espèce de bannière de soie blanche sur laquelle était écrit, en lettres d'or : *Confrérie du Rosaire*. Une foule innombrable de Portugais revêtus de grands manteaux bruns, suivait en chantant le *Terço*; les uns levaient les yeux au ciel, et les autres les baissaient modestement vers la terre; Albert ne put décider lesquels étaient les plus fervens; mais bien sûr de n'obtenir ni pitié ni commisération de ce peuple plutôt entraîné par un fanatisme aveugle que par une véritable piété, il s'était retiré à l'écart. « Qui sait, pensa-t-il, si tous ces hommes ne rendent pas des actions de grâces à Dieu, de la victoire remportée sur de pauvres blessés ! car la superstition abuse même de la religion, si pure et si belle dans son origine. » La procession s'était dirigée vers l'église dont Albert avait aperçu le clocher dans le lointain; le silence le plus profond avait succédé à l'agitation causée par la marche de la confrérie et le mélange confus des sons aigus ou graves de ces pieux disciples de saint Ignace s'était peu-à-peu perdu dans l'espace.

Un pas léger, quoique vif et pressé, vint encore tirer Albert de ses sombres pensées; une jeune paysanne d'une figure douce et intéressante s'offrit à ses yeux. Une femme ! le cœur d'Albert battit, non pas d'amour, mais d'espérance. Ah ! sans doute elle s'attendrira à la vue de ses souffrances; un malheureux a toujours eu des droits puissans sur un sexe faible, et par sa faiblesse même condamné à souffrir. Ranimé par cette idée, Albert se leva, et s'approchant de la jeune Portugaise, il lui demanda s'il lui serait possible de lui procurer un refuge pour une nuit.

« Mon père est bon, répondit la jolie paysanne, et peut-être, si vous pouviez me suivre jusqu'à notre cabane, consentirait-il.... Cependant.... » Elle s'arrêta comme si elle eût craint de décourager l'infortuné jeune homme. Albert rassemblant toutes ses forces, se traîna péniblement à côté d'elle; et bientôt ils arrivèrent à la demeure du paysan, qui, en voyant sa fille entrer chez lui accompagnée d'un Français, s'écria : « Ne sais-tu pas que la peine de mort est décrétée contre tous ceux qui donnent asile à un Français ? — Mon père, répondit-elle d'une voix émue, il a l'air souffrant !... — Écoutez, ajouta le paysan, en regardant Albert avec compassion, si... — Non, s'écria vivement Albert, je ne resterai pas un instant de plus dans votre demeure, si les lois sont aussi sévères; j'aimerais mieux mourir cette nuit même... pardonnez-moi d'avoir oublié qu'en songeant à ma propre conservation, je compromettais la vôtre. » En disant ces mots, il allait s'éloigner, lorsque le paysan lui dit : « Vous sentez-vous la force de me suivre à quelque distance ? je vous conduirai dans un lieu où vous serez en sûreté. — J'essaierai, dit Albert. — Avant tout, prenez cette goutte de vin de Porto, cela vous ranimera. — Maintenant, dit Albert, je suis prêt à vous suivre, et puisse le Ciel vous récompenser de vos généreux soins. — Oh ! vous me remercirez plus tard, dépêchez-vous de vous mettre à l'abri ; on pourrait vous surprendre. »

Les yeux d'Albert adressèrent à la fille les remerciemens que refusait le père, et tandis qu'il hâtait le pas, autant que le lui permettaient ses blessures, pour ne point abuser de la bonté de son généreux conducteur, la jeune paysanne, sur le seuil de la porte, l'accompagnait du regard, et faisait des vœux pour qu'il pût échapper à ses ennemis. Malgré son air souffrant et abattu, sa figure était si belle encore, sa voix si douce, qu'elle n'avait pu le voir ni l'entendre sans une émotion que



rendait plus vive un souvenir bien cher.

Après avoir marché quelques instans dans des sentiers étroits et tortueux, ils arrivèrent devant un bâtiment triste et inhabité, et dont l'architecture gothique attestait que plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis qu'il avait été construit; ils traversèrent une grande cour où l'herbe croissait de toute part. « Voilà, dit le paysan, un lieu où vous pourrez passer la nuit tranquillement, et même quelques jours, si cela vous convient; c'est le couvent d'Alcobassa, où a été enterrée Inès de Castro, et à moins que son ombre ne vienne vous visiter, je pense que personne ne vous y troublera; d'ailleurs nos soldats ont bien autre chose à faire; les Français leur taillent de la besogne. Mais attendez, dit-il en regardant Albert, qui, épuisé de lassitude, s'était étendu sur les pierres froides et humides d'une des cellules, je vais vous apporter de quoi faire un lit; je ne sais comment j'ai pu l'oublier. » Puis il partit comme un éclair, et revint bientôt chargé de paille, qu'il arrangea avec soin par-terre. « Maintenant mettez-vous là, voici une couche digne d'un soldat. » Albert, touché jusqu'aux larmes de sa bonté, lui serra affectueusement la main, en l'assurant qu'il n'avait jamais trouvé le duvet plus doux; et il pensait ce qu'il disait, il avait si grand besoin de repos!

C'est en vain que notre jeune officier essaya de fermer les yeux, le sommeil ne vint pas répandre son baume salutaire sur ses maux; il pense à sa triste position; malade dans un pays ennemi, éloigné des siens qu'il lui sera peut-être impossible de rejoindre; séparé d'un ami qu'il chérissait!... Le jugement de l'homme dépend tellement des circonstances qui l'environnent, que ses chagrins sont aigris ou son bonheur exalté, suivant l'impression qu'il reçoit des objets qui viennent frapper ses sens! Ce couvent sombre et désert dans lequel reposent les restes de cette jeune reine, couronnée après sa mort, de cette belle Inès, qui devint la victime des

grands de la cour, vils complaisans des faiblesses et des passions de leur maître; ce couvent ajoute encore à la mélancolie d'Albert; il se demande si la basse jalousie, l'envie, l'orgueil, ont juré de flétrir tout ce qu'il y a de plus doux au monde; si celles qui possèdent la beauté, les talens, les grâces, sont, par une triste compensation, destinées à souffrir. Il croit voir cette jeune amante, immortalisée par le Camoëns, confiant au cours d'un ruisseau limpide, le papier qui renferme les expressions de son amour, et don Pedro saisissant au passage ce trésor plus précieux pour lui que la couronne de Portugal.

Le vent soufflait avec violence à travers les vitraux brisés des fenêtres en ogives, et la pluie tombait par torrens. Dans un instant de calme, Albert crut entendre un mouvement qui semblait annoncer la présence d'un objet animé, et bientôt un profond soupir qui partait d'une pièce voisine, vint confirmer son opinion. Cette pensée n'avait rien de bien effrayant, sans doute un voyageur égaré, comme lui, était venu chercher dans le couvent un refuge contre l'orage, et comme lui, il attendait le jour avec impatience.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)





LITTÉRATURE.

**Société Montyon et Franklin.**

PORTRAITS ET HISTOIRES

DES

HOMMES UTILES, BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ.

Cette intéressante publication vient de paraître sous les auspices d'une société d'hommes de lettres et de femmes distinguées. Une livraison chaque mois avec deux gravures parfaitement exécutées. — nous citerons ici la notice sur M. Montyon par M<sup>me</sup> de Bradi.

« L'Espagne avait eu son Las Casas, défenseur des Indiens, l'Angleterre avait eu son Howard, consolateur des prisonniers. Les Français de notre âge ont trouvé Montyon, l'idéal accompli d'un bienfaiteur de l'humanité, telle que notre civilisation l'a faite. N'est-ce pas en effet le *Génie de la Bienfaisance*, que cette charité qui prévoit tous les besoins moraux et matériels des hommes de son tems ? Qu'une femme osedonc entreprendre d'écrire cette notice, si courte qu'elle puisse être, sur la vie et les bienfaits de Montyon : le reproche de témérité cependant ne saurait encore l'atteindre. Déjà des écrivains distingués ont payé leur tribut d'éloges à Montyon, et les emprunts qu'une femme est en droit de leur faire seront dignes de l'homme de bien qu'ils ont célébré. Puissent aussi, à la voix d'une femme, les mères de famille, de toutes les conditions, instruire leurs enfans à révéler les traits et à bénir la mémoire de Montyon, le *Bon Riche* ! L'éloge de Montyon, d'ailleurs, ne peut être qu'un simple récit sans ornemens. Sa vie n'a besoin que d'être racontée, pour se faire lire jusque dans les chaumières.

» Antoine-Jean-Baptiste-ROBERT AUGET, baron de MONTYON, né à Paris le 23 décembre 1733, était fils d'un maître des comptes, qui jouissait d'une fortune considérable. Le jeune Montyon obtint de

brillans succès aux concours généraux de l'Université de Paris, dans les classes de seconde et de rhétorique. Une bonne éducation étendit son esprit naturel, et lui apprit à diriger l'extrême sensibilité de son cœur, non vers les objets qui pouvaient les satisfaire en y répondant, mais vers ceux à qui elle pouvait être utile. Nommé en 1755 (à vingt-deux ans) avocat du roi au Châtelet, M. de Montyon se montra dès-lors ce qu'il fut toute sa vie, laborieux, intègre, désintéressé. Sa probité inflexible et sa constance à repousser rudement toute espèce de sollicitations l'avaient fait surnommer le *Grenadier de la Robe*. Nommé bientôt conseiller au grand-conseil, il était déjà maître des requêtes en 1760. Il fallait avoir trente-et-un ans pour remplir cette place ; il n'en avait que vingt-sept ; mais le roi (Louis XV) lui accorda des dispenses d'âge motivées sur ses « talens précoces et sa haute capacité ». Ses nouvelles fonctions le firent entrer au bureau du conseil d'état chargé de la législation des colonies françaises. Il passa ensuite aux affaires de la librairie, dont M. de Malesherbes était directeur. Il s'opposa seul, en 1766, à ce que le conseil fût transformé en commission criminelle pour juger M. de la Chalotais.

« Appelé, en 1768, à l'intendance d'Auvergne, M. de Montyon y obtint la reconnaissance, le respect et l'amour de tous les habitans, surtout des pauvres. Quoiqu'il fût loin d'avoir la grande fortune qu'il a possédée plus tard, il avait pris, jusqu'alors, régulièrement, sur ses revenus, 20,000 francs pour les pauvres ; mais ces dépenses, il les faisait comme il aimait à les faire, sans que personne en fût instruit ; les sommes étaient inscrites dans ses livres, sans désignation ; seulement, il mettait en marge un signe que l'on a su depuis être celui qui indiquait ses belles actions. Dans le nouveau poste où il était appelé, il ne lui était plus possible de cacher le bien qu'il faisait. Toutes les horreurs d'une grande famine prévenues, non



par des aumônes, mais par des travaux publics qu'une sollicitude paternelle dirige; les agriculteurs, les artisans, objets d'un luxe de bienfaisance inconnu jusqu'alors; les riches entraînés par l'exemple le plus touchant; voilà le spectacle qu'offrit l'Auvergne administrée par M. de Montyon. Pour donner du travail aux pauvres, il embellit les villes d'Aurillac et de Mauriac de promenades auxquelles on a donné son nom. Dans ces deux villes, le corps municipal lui a fait ériger des monumens ornés d'inscriptions composées par Marmontel et par Thomas.

» Montyon partageait sa vie entre ses travaux de charité et la composition d'ouvrages qui avaient encore pour objet l'utilité publique. En 1778, il fit paraître, sous le nom de son secrétaire, M. M<sup>\*\*\*</sup>, l'ouvrage intitulé : *Recherches et Considérations sur la Population de la France*. Cet excellent ouvrage eut tant de succès, que l'on crut devoir récompenser celui qu'on en supposait être l'auteur. Le livre fut traduit en plusieurs langues. Dans le cours de la même année (1778), Montyon avait concouru pour le prix de l'Académie française, dont le sujet était l'*Eloge du chancelier de l'Hôpital*. Il n'eut que l'accessit. M<sup>me</sup> du Deflant, dans ses Lettres, lui a donné le prix.

» On a raconté diversement l'anecdote du comte d'Artois (depuis Charles X) et de ses jeunes compagnons, qui renouvelèrent, dit-on, pour le vénérable Montyon, le trait du grand Sully, en butte à la risée des courtisans du jeune roi Louis XIII. Le frère de Louis XVI répara noblement sa faute en nommant, peu de jours après M. de Montyon chancelier de sa maison (1780). Le nouveau titulaire n'accepta ces fonctions qu'à condition qu'elles fussent gratuites. En 1787, M. de Montyon fut proposé pour être Garde-des-Sceaux. Dès 1788, ayant le pressentiment de nos troubles politiques, il mit en sûreté une partie de sa grande fortune, dont il faisait un si bel emploi.

» C'est à Genève que Montyon passa les premières années de son émigration.

» De retour en France, en 1814, M. de Montyon s'occupa, avec toute l'activité de son ame, de rétablir ses anciennes fondations d'utilité publique et d'en établir encore de nouvelles.

» Pensant qu'il fallait être descendu au dernier degré de l'infortune pour emprunter de l'argent sur des nantissements sans valeur, il consacrait 15,000 fr. par an, toujours incognito, à retirer du Mont-de-Piété les effets au-dessous de *cinq francs* appartenant à des mères indigentes. Il offrait 10,000 fr., moitié pour encourager les dessèchemens et défrichemens, moitié pour une *Association de Prêt sans intérêt aux artisans et aux Laboureurs*. La fondation du prix de statistique, ajoutée aux anciens prix de Montyon, est de 1817.

» Mais de tous les bienfaits de Montyon, le plus admirable, sans doute, car la bienfaisance portée à ce point est devenue une science sublime, c'est la fondation en faveur de la classe si nombreuse et si dédaignée, avant Montyon, des pauvres convalescens des hospices. Les hôpitaux remplis de Malades ne peuvent être l'asile des convalescens. Ces malheureux, privés de soins tout-à-coup, contrainsts par le besoin à travailler avant le retour de leurs forces, étaient bientôt ramenés, par des rechutes, aux hôpitaux où ils rentraient plus souffrants que la première fois. Montyon a prévenu cet aggravement de maux par une riche fondation qui fournit, dans les douze mairies parisiennes, aux convalescens indigens, les moyens de subsister jusqu'à ce qu'ils puissent se mettre, sans danger, à l'ouvrage. C'est au milieu de ces travaux, d'une charité si active et si ingénieuse, que la mort vint ravir Montyon (29 décembre 1820), sans mettre un terme à ses bienfaits. Son testament porta à *Trois millions, huit cent mille fr.* ses donations aux hospices, et à *Un million, deux cent soixante quinze mille fr.* celles qui doivent servir à tous les prix qu'il avait fondés ancienne-



ment ou récemment, et que distribuent, chaque année, l'Académie française et l'Académie des Sciences.

« Les cendres de M. de Montyon reposent à Vaugirard, dans une tombe qu'aucun ornement ne décore, qu'aucune inscription n'indique; mais, par une bien juste reconnaissance, les bureaux de charité de la ville de Paris vont y faire placer une pierre tumulaire, qui apprendra à la postérité quelle est l'élévation sublime à laquelle peut atteindre l'homme vertueux, et rappellera à jamais son intégrité, sa bienfaisance, aux magistrats, aux patriciens: c'est M. de Montyon qui enseignera aux heureux de la terre l'emploi qu'ils doivent faire de leurs biens. Puisse son exemple attendre tous les cœurs! Imiter M. de Montyon, c'est le seul hommage qui soit digne de sa mémoire et du pays qui peut se glorifier de lui avoir donné naissance. »

La comtesse de BRADI.

### Le Tombeau des Enfants d'Edouard.

M. Amédée Pichot rendant compte à la *Revue de Paris* de ses observations sur le théâtre anglais, dit, à propos des *Enfants d'Edouard* :

« Si j'ai été privé par mon voyage, de la première représentation, j'ai pu recueillir, justement hier, tout ce qui reste de leur souvenir en dehors de la pièce de Shakspeare. Nous avons visité la Tour, comme ce n'était pas ma première visite, nous avons éludé la mystification de voir la couronne du roi d'Angleterre, « the likeness of a kingly crown » comme disait

Milton, derrière le grillage en fer qui la protège des voleurs, dans une forteresse qui pourrait braver une armée! Mais, après nous avoir montré la hache qui trancha la tête d'Anne de Boulen, etc., le garde nous a arrêtés sous un sombre arceau, et nous dit : « Voici la porte de la tour sanglante, ainsi nommée depuis qu'on y a assassiné les enfans d'Edouard. » Puis, de la Tour, nous sommes redescendus jusqu'à Westminster, pour visiter l'abbaye. Parmi les tombeaux, il en est un sur lequel reposent deux enfans : ce sont les enfans d'Edouard. Une petite Anglaise qui visitait aussi l'église avec sa mère, dans la même société de curieux que nous, a été frappée de la taille de ces petits morts de marbre : « C'étaient deux petits enfans comme vous, lui a dit la mère, et qui furent tués par leur oncle. — Tués par leur oncle! s'écria la petite personne, et pourquoi? — Ma fille, parce qu'ils n'étaient pas sages. » La petite fille s'est heureusement contentée de cette leçon, où l'histoire a été un peu sacrifiée à la morale, et j'en ai été moi-même édifié, dans une époque où l'histoire et le roman ont tant de falsifications morales à se reprocher.

*Méthode de Coiffures, ou traité des principes de l'art du coiffeur, au moyen desquels on peut apprendre seul la manière de faire les tresses, les coques, la pose des ornemens, et à assortir la coiffure à l'âge, aux traits et à la corpulence de chaque personne, par Croisat, professeur. Un volume orné de 50 figures, prix 6 fr. Chez l'Auteur, rue de l'Odéon, n° 33; au bureau du Petit Courrier, et chez les principaux Libraires.*

*A ce Numéro sont jointes les planches 990 et 991.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

---

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



## Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra  
 Chapeau en paille de riz des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Saurat rue Monsieur N<sup>o</sup> 1.  
 Robe en mousseline doublée en soie.







## Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.  
 1.º figure Costume de chasseur imité du moyen Age. 2.º figure Habit de  
 chasse en Panne. Pantalons et Gaitres en peau des M.ºs de M.º  
 Loustaunau et fils rue Richelieu N.º 49.

Mess. M. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



